

MERCREDI 16 NOVEMBRE - 20H



Hommage à Nino Rota

Giovanni Mirabassi

entracte

Richard Galliano, La Strada Quintet

Giovanni Mirabassi, piano

La Strada Quintet

Richard Galliano, accordéon, accordina, arrangements et direction

John Surman, saxophone

Dave Douglas, trompette

Boris Kozlov, contrebasse

Clarence Penn, batterie

Ce concert est diffusé en direct sur France Musique 

Il est également diffusé en direct sur Mezzo et sur www.citedelamusiquelive.tv, où il restera disponible pendant un mois. Il fera également l'objet d'une diffusion ultérieure sur **mezzo**.

Fin du concert vers 22h40.



Giovanni Mirabassi

C'était en 2000 au Saint-Jean, un café du côté de la place des Abbesses. C'est là que Giovanni Mirabassi donnait rendez-vous, à l'ombre d'un Sacré-Cœur, ce pâle monument qui célèbre la victoire rouge sang des forces de la réaction sur la Commune de Paris. À l'époque, il se définissait comme « libertaire », alors que sortait tout juste *Avanti !*, un disque où il parcourait des hymnes de la liberté et des chants partisans, *Le Temps des cerises* et *Imagine*. Emblématique, *El pueblo unido jamás sera vencido* servait d'introduction à ce recueil en solitaire, celui d'un artiste « seul devant ses responsabilités artistiques et ses limites ». Cet album n'allait pas tarder à révéler aux oreilles du plus grand nombre ce pianiste natif de Pérouse, dans une famille de la démocratie chrétienne - c'est-à-dire la droite catholique - où on l'avait promis à un bel avenir, avocat. « Mais il y avait un piano à la maison, et dès mes deux ans, je m'y suis mis. Ce n'est qu'à seize ans que j'ai pris mes cinq premières leçons... et à vingt-deux mes cinq dernières. » Brisant les interdits, les trois fils sont musiciens : Gabriele l'aîné est clarinettiste et Giacommo le petit dernier joue de l'orgue. Quant à Giovanni Mirabassi, biberonné de Monk et de Chopin, sevré d'Enrico Pieranunzi et de Keith Jarrett, il est parti en février 1992 pour Paris, sur un coup de foudre. Il avait 21 ans et des rêves plein la tête. La réalité fut autrement plus rude pour cet autodidacte, qui aura dû patienter dans les coulisses de la gloire : il doit multiplier les petits boulots, tout en accompagnant les chanteurs, « à texte », sans jamais rompre le lien avec le jazz.

Jacques Denis

Richard Galliano

Longtemps d'aucuns ont prétendu que l'accordéon était l'instrument le moins adapté au jazz qui soit. Alors Richard Galliano s'est employé - avec succès - à démontrer le contraire. À l'accordéon s'attache toute une mythologie non exempte de lieux communs.

Les flonflons du bal lui sont souvent associés, ce qui, loin d'être honteux, démontre la capacité éminemment protéiforme de ce bel objet. Image d'Épinal. Mythologie... L'accordéon canaille partage cela avec le cirque. Et donc, Nino Rota. Car c'est en voyant encore enfant le film de Fellini, *La Strada*, que Richard Galliano s'est retrouvé envoûté par cette musique au point de mener à bien un projet dédié au compositeur à l'occasion du centenaire de sa naissance en 1911, quinze ans après un hommage à Nino Rota réalisé sur scène en compagnie de Jean-François Jenny-Clark, Daniel Humair, Enrico Rava et Gabriele Mirabassi. La mélodie lancinante qui revient en leitmotiv tout au long du film lui est depuis toujours restée en mémoire. *La Strada*, la route et cette vie itinérante du saltimbanque ont profondément marqué celui qui, à son tour, connaîtra pendant une bonne partie de l'année le rythme des tournées.

Au fond, les affinités ne manquent pas entre les deux hommes. À commencer par ce goût commun pour les musiques populaires savantes dont ils savent l'un comme l'autre tirer le meilleur. Les origines italiennes de Richard Galliano participent aussi de cette proximité. Né à Cannes en 1950, Galliano apprend à jouer de l'accordéon dès l'âge de quatre ans grâce aux leçons de son père. Formé par la suite au Conservatoire de Nice où il étudie le trombone (l'accordéon n'y étant pas enseigné), il découvre le jazz en écoutant Clifford Brown. Il se demande alors pourquoi un instrument aussi riche que l'accordéon est si peu représenté dans le jazz. Pour quelle obscure raison cet énorme poumon doté de deux claviers latéraux devait-il se cantonner au musette ? D'autant qu'il existe tout de même quelques instrumentistes brillants, quoique rares, dans le monde du jazz comme Art Van Damme, disciple swing de Benny Goodman, ou encore Leon Sash, Tommy Gumina, Lanny DiJay ou Johnny Meyer. Richard Galliano se tourne aussi vers les compositeurs italiens

comme Felice Fugazza, Volpi ou Fancelli. Dans les années 1970, il travaille assidûment avec Claude Nougaro dont il écrit les arrangements et pour qui il compose plusieurs musiques. Il joue aussi régulièrement avec Chet Baker, Jimmy Gourley ou Toots Thielemans et publie un premier disque en compagnie du violoncelliste Jean-Charles Capon. Mais l'événement déterminant, c'est sa rencontre avec Astor Piazzolla. Sur les conseils de ce dernier, Galliano va opérer un retour aux sources du musette dans sa version swing. Django Reinhardt jouait régulièrement avec des accordéonistes. Et des instrumentistes comme Gus Viseur, Tony Murena ou Charley Bazin ont toujours farouchement défendu les couleurs d'un accordéon swing aux influences tsiganes. Richard Galliano se souvient d'eux quand il enregistre *New Musette* avec Aldo Romano, Pierre Michelot et Philip Catherine.

Il passe alors sans complexes d'une musique à l'autre, conjuguant musette, tango, blues ou musiques d'Europe de l'Est avec une virtuosité qui lui vaut un succès désormais international. Aux États-Unis il enregistre *New York Tango* (1996) avec George Mraz, Al Foster et Biréli Lagrène. Il joue avec Michel Portal, Charlie Haden. Sort avec l'organiste Eddy Louis *Face to Face*, un formidable disque en duo.

Avec Richard Galliano, l'accordéon (qu'il appelle son « Stradivarius à bretelles ») voyage, c'est un nomade qui enjambe les notes, glisse d'une atmosphère à l'autre insensiblement en racontant des histoires gaies ou tristes. C'est là qu'on retrouve Nino Rota, enchanteur nocturne et en même temps lumineux qui fait surgir au fil d'une mélodie toute simple la nostalgie de l'enfance. Des ritournelles primesautières qu'on croirait échappées de quelque fête foraine enfouie dans un passé oublié. Des accélérations intrépides comme les élans d'un désir irrésistible proche de la frénésie. Des ponctuations ironiques revenant à brûle-pourpoint comme des clins d'œil malicieux. Marier musique et image en mouvement relève d'une alchimie presque impossible. Nino Rota est un des rares compositeurs de musiques de film à réussir cet exploit. Ses mélodies suggèrent des mondes à la fois proches et lointains comme des images noyées dans une brume légère ou à deux doigts de s'estomper. Elles relèvent du rêve, ce qui explique leur proximité avec l'univers de Fellini. En écrivant les arrangements pour son nouvel album, *Nino Rota* (commande de Deutsche Grammophon), consacré à la musique du compositeur, Richard Galliano en a retranscrit les musiques d'oreille en visionnant les films pour lesquels elles avaient été composées. Comme si ces musiques étaient aussi des images et renvoyaient avant tout aux images qu'elles accompagnent si bien et que finalement elles évoquent.

La tonalité qui domine l'ouverture de l'album avec les musiques du *Parrain* et de *La Strada* renvoie à une certaine gravité. En cela Richard Galliano est fidèle à l'esprit de Nino Rota dont les mélodies souvent chatoyantes recèlent aussi un fond de nostalgie profonde où le passage du temps est indissociable d'une vision tragique hantée par la mort. Ses arrangements se caractérisent d'abord par un sens de l'épuration, une sobriété admirablement servis par les partenaires que Galliano s'est choisis pour l'occasion. Des musiciens qui comme lui maîtrisent un large éventail stylistique, puisant souvent leur inspiration au-delà du jazz ; lequel, comme on le sait, est un creuset propice aux mélanges. Qu'il s'agisse du trompettiste Dave Douglas dont les nombreux projets embrassent les styles les plus divers, reflétant en cela la multiplicité des tendances présentes dans une ville comme New York. Du saxophoniste John Surman, défricheur de longue date du jazz britannique. Du contrebassiste d'origine russe Boris Kozlov, membre éminent de la scène new-yorkaise et pulsion rythmique du Mingus Big Band. Ou enfin du batteur Clarence Penn, soutien fidèle depuis plusieurs années de Richard Galliano puisqu'il officie au sein de son New York Trio. Une formation en or massif au service d'une des musiques les plus attachantes qui soient.

Hugues Le Tanneur

HÉLÈNE GRIMAUD
ROBERTO ALAGNA
CLAUDIO ABBADO
JORDI SAVALL



mezzo

SAISON 2011

METROPOLITAN OPERA
SCALA DE MILAN
THEATRE DU BOLSHOI
OPERA DE PARIS

mezzo
liveHD

mezzo.tv



ABONNEZ-VOUS SUR

CANALSAT numericable

ET SUR L'ADSL